

Ravachol

Pierre Herbart

J'ai de qui tenir. Mon père ouvrait la fenêtre, à midi, et foutait la vaisselle sur le trottoir, pour rigoler. Naturellement, on l'a enfermé, mais il en est sorti. Il disait « Oui, docteur... Je suis guéri, docteur... Merci, docteur... » Comme il devait s'amuser ! En rentrant, pour emmerder sa famille, il s'est fait chemineau. De temps en temps, il apparaissait chez son père couvert de décorations. On lui donnait un louis et des chaussettes. Alors il rôdait le soir autour de la maison et se cachait quand sa femme descendait de voiture, avec son merveilleux visage, son sourire, son geste d'adieu, d'une main gantée, au jeune homme qui l'aimait. Lui, tapi dans l'ombre, regardait ses mains sales et pensait : « C'est ma femme ! » Et puis partait sur la route avec ses vingt francs, ses chaussettes neuves et toutes sortes de désespoirs, de haines, d'amours, de révoltes, de folies et cette image extraordinaire d'une femme debout sur le trottoir. D'une femme, d'une femme... Mais regardez-la ! Sa voilette blanche, son parfum et cette robe enfin, son geste, son sourire. Ah ! pourquoi n'a-t-il pas couru derrière la voiture ? Pourquoi, pourquoi ?... Allons, allons... Son pas sonne sur la route : un, deux, trois. Et la nuit, les arbres, la campagne. Trouvera-t-il une grange pour dormir, un souper ? Papiers en règle... gendarmes... S'étendre là, sur l'herbe ? C'est bon... Cette nuit... cette nuit est incroyable. Ils ne le savent pas... Il s'appelait Aimé ou Gustave. Ils ne connaissaient pas ces gerbes secrètes, qui ravagent comme un poison. Il suffit de fermer les yeux, d'être seul, dans un champ, la nuit, sans abri, sans argent...

in **Textes retrouvés, Pierre Herbart**, éditions Le Promeneur/Le Cabinet des Lettrés, 1999, ISBN : 2070755630, pp. 32/33